1er Volume. Prix : 50 Cent. la Livraison. 9e Livraison.

FRANCE
52 LIVRAISONS
par la poste
12 fr.

ÉTRANGER
52 LIVRAISONS
par la poste
14 fr.

REVUE CONTEMPORAINE
DES
SCIENCES OCCULTES & NATURELLES

CONSACRÉE

à l'étude et à la propagation de la doctrine magnétiste appliquée à la thérapeutique, à la démonstration de l'immortalité de l'âme et au développement de nos facultés naturelles, à la réfutation de certaines croyances et de certains préjugés populaires, à la consécration du principe de la solidarité universelle, etc.

Psychologie et physiologie de la vie universelle

publiée avec l'approbation ou le concours

de plusieurs docteurs en médecine, avocats, thélogiens, littérateurs, magnétiseurs, médiums, et de simples magnétistes, etc.

PAR MANLIUS SALLES

Membre correspondant de la Société du Mesmérisme de Paris et de la Société Philantropico-Magnétique de la même ville.

Cartomancie. — Nécromancie. — Chiromanchie — et autres sciences mystérieuses dévoilées par la pratique du magnétisme.

EXPÉRIMENTEZ ET VOUS CROIREZ.

Bureaux :
A Paris, au comptoir de la librairie de Province, rue Jacob, 50, et chez J.-B. Baillière, rue Hautefeuille, et E. Dentu, Palais-Royal.
A Nimes, librairie Manlius Salles, boulevart de la Madeleine.
A Alais, chez le Directeur, rue Taysson, 5, près la Mairie.

CAUSERIE INTIME.

Alais, le 18 avril 1860.

Par des circonstances tout-à-fait imprévues, il m'a été possible de pouvoir, dans le courant du mois de mars qui vient d'expirer, passer quelques heures à Nimes, au sein de ma famille et auprès de mes amis. Quoique très-pressantes, les affaires qui m'y avaient emmené m'ont pourtant permis de

sacrifier quelques instants à l'expérimentation du magnétisme en présence de quelques amis réunis, comme à leur habitude, dans le local de leur cercle (la loge des Franc-Maçons), notamment le samedi 17 mars, de 2 à 4 heures du soir.

La conversation s'étant engagée sur certains faits magnétiques crus par les uns et repoussés par les autres comme autant de mensonges, je dus céder aux instances réitérées de quelques-uns des assistants qui me priaient d'expérimenter sur l'un d'eux, n'importe lequel, à mon choix. Je refusai d'abord et les fis consentir à se magnétiser réciproquement entr'eux, afin de pouvoir, selon les effets qui se produiraient, choisir un sujet pour le magnétiser ensuite moi-même; cela, j'ose l'avouer, n'avait d'autre but que de me ménager une retraite favorable pour notre cause en cas d'insuccès.

Cependant, je m'amusai à faire varier les pulsations du poulx de plusieurs de ces messieurs ; je répétais, sans trop de succès, l'expérience de la magnétisation de l'eau ; sur cinq ou six qui la goûtèrent, deux seulement purent constater son changement de goût. Malgré son peu d'importance, cette expérience suffit pour ébranler l'incrédulité dominante dans notre socié.é.

Après avoir fait les expériences précitées, je fus de nouveau prié d'en faire quelques autres : ce fut alors que je tentai de magnétiser mon ami Henri R..., négociant et directeur de plusieurs Compagnies d'assurance, à Nimes.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, M. Henri R.... passa entièrement sous mon influence malgré les efforts qu'il faisait pour lutter contre elle, non pour me contrarier, car il a trop de bon sens, mais uniquement dans le but d'étudier par lui-même et sur lui-même les effets magnétiques. Pendant les quelques minutes que dura mon expérimentation, M. R.... fut atteint de divers malaises et douleurs que je fis instantanément cesser par ma volonté exprimée seulement par la parole.

Il me demandait continuellement, mais sans colère, la réouverture de ses yeux que j'avais clos par un subit enchantement ; il ne le demandait, disait-il, que dans la crainte, et il avait raison,

que cela ne le fît trop vite succomber à mon influence. Enfin, craignant de lui faire de la peine en persistant à le magnétiser contre son gré, je fis un signe du bout des doigts au moment où chacun avait les yeux fixé sur lui et où il parraissait ne penser à rien, et immédiatement ses yeux s'ouvrirent à son grand étonnement, et à celui de tous les assistants.

Cette insignifiante expérience, comme je l'ai déjà dit, porta cependant de bons fruits. Depuis lors, dans ce cercle intelligent, le magnétisme est très-souvent le sujet de sérieuses et spirituelles dissertations, d'où découlent toujours quelques conversions à sa cause.

Quelques minutes après, je tentais et réussis à rendre M. Rouvier aveugle ou borgne selon qu'on me le demandait, quoiqu'il conservât toujours les yeux grands ouverts et qu'il eût toute sa lucidité d'esprit. Dans cette expérimentation magnétique, je ne me suis nullement écarté de mon système, consistant à ne jamais employer les passes ou tout autre moyen vulgaire, que cependant je ne condamne ni ne désaprouve, car bien de magnétiseurs ne pourraient rien sans leur secours. Je me suis constamment tenu debout à un mètre cinquante centimètre de mon sujet qui était assis; je n'ai fait aucun geste ni n'ai prononcé une seule parole autre que les questions d'usage : Comment vous trouvez-vous? Vous sentez-vous bien? et que pensez-vous? etc., etc.

Je ne rapporte ici cette expérience que pour prouver que l'idée progressiste du magnétisme a pénétré partout, qu'elle a des disciples, des apôtres même dans tous les rangs de la société; que partout où elle rencontre des opposants, elle rencontre aussi des défenseurs zélés. C'est précisément dans le second cas que je me trouvais à la loge lorsque j'ai essayé de magnétiser M. Rouvier. Quelques-uns de ces Messieurs prétendaient, sinon que le magnétisme était une chimère, du moins une exagération sortie du cerveau fêlé de quelques illuminés, surtout, en ce qui touche aux phénomènes somnanbulico-magnétiques. Il n'y avait présent à cette séance improvisée que M. Gide Devilas, avocat, qui, seul, défendait avec

moi la cause de cette éternelle et immuable vérité d'où doivent forcément un jour sortir toutes les lumières régénératrices de l'univers. Une vingtaine de prosélytes furent pour le magnétisme le fruit de notre victoire dans cet amical combat ; cette victoire n'avait été déterminée que par ma réussite dans la fermeture ou la réouverture des yeux de M. Rouvier, contre son propre gré ou du moins à son insu.

Songes et pressentiments. — Je ne veux pas terminer cet entretien sans citer une nouvelle preuve du rôle que joue l'esprit dans notre existence active animale, c'est-à-dire à l'état de veille et dans celle du sommeil, image très-fidèle de la mort. Comment, en effet, ne pas supposer que l'esprit veille, vit, pour ainsi dire, individuellement, quand la matière sa servante pour ne pas dire son esclave, repose, ou du moins vit aussi, dans son individualité, je dirai plus, dans l'individualité de chacune de ses molécules dont la réunion forme notre être matériel.

Mais, me direz-vous, comment cet esprit qui veille peut-il voir dans l'avenir? A cela, je répondrai que tout sans exception, dans la nature, jouit d'une particularité vitale, et est dirigé par une influence supérieure dans le rôle qu'il a à y jouer. Les moindres choses, celles-mêmes qui ne nous paraissent pas prévoyables, sont quelques fois combinées, méditées à l'avance par l'esprit des êtres qui doivent les accomplir ; elles peuvent même quelques fois être connues par certains esprits, principalement par des esprits supérieurs. Le fait dont je vais vous entretenir, ainsi que bien d'autres dont on peut parfois avoir le pressentiment, est de la nature de ceux que je classe dans cette catégorie.

M. Gustave Bed... l'un de mes plus anciens camarades et l'un des fondateurs du journal la *Revue méridionale de Nimes*, me racontait, le dimanche 18 mars dernier (1860), en causant ensemble, au sujet de l'incendie qui, le dimanche précédent, à 11 heures du matin, avait failli réduire en cendre le théâtre de Nimes, me racontait, dis-je, que la nuit de ce même jour

(du 10 au 11) il avait vu en songe éclater un violent incendie au théâtre de Nimes; quand, dans la matinée, il sortit de chez lui, il fut plus qu'étonné de voir se réaliser sa prévision nocturne.

Il y a une quinzaine de jour à Alais (Gard), je m'éveillai très-impressionné par le souvenir confus du songe que j'avais eu dans la nuit même. Tout me portait à croire que j'étais menacé d'un grave accident; j'en parlai même à plusieurs personnes avec lesquelles je restai toute la journée, et je conservai involontairement une physionomie sombre, triste et très-préoccupée.

Sur le soir, à six heures, je traversai un passage à niveau du chemin de fer, la personne que je n'avais pas quitté me disait en cet instant : « Ma foi, M. Manlius, la journée est tout à l'heure finie, et Dieu merci, il ne vous est encore rien arrivé. » Il n'avait pas fini de parler, qu'en voulant franchir la chaîne fermant le susdit passage à niveau, au moment même ou une locomotive de manœuvre venait de s'arrêter en cet endroit et allait reprendre sa course, qu'en voulant franchir la chaine, dis-je, je m'y accrochai le pied droit et me précipitai à terre, ayant les pieds à quelques centimètres seulement des roues de la locomotive. Dans cette circonstance, le danger que j'avais encouru était bien plus grand que le mal que je m'étais fait. Je puis dire que, dans le courant de ma vie, rarement une semaine s'est écoulée sans que j'ai vu se réaliser un de mes pressentiments.

Les tables tournantes. —L'un de mes nouveaux amis, M. Gaitte, d'Orange (Vaucluse), et membre de l'Université, ex-professeur de mathématiques, actuellement vérificateur des poids et mesures dans l'arrondissement d'Alais, m'a raconté l'un de ses derniers jours, à l'hôtel Victor, en présence de plusieurs personnes qui y sont pensionnaires, plusieurs expériences auxquelles il avait assisté et coopéré, faites sur une grande table ronde à 3 ou 4 pieds dans un salon aristocratique. Cette table, m'a-t-il dit, tournait et allait dans tel ou tel sens selon la volonté mentalement exprimée de tel ou tel expérimentateur soit qu'il restât seul ou accompagné, en contact avec elle. M. Gaitte

m'a assuré l'avoir lui, tout seul, mise plusieurs fois en mouvement. Il m'a promis le compte-rendu très-exact de ces curieuses expériences, portant les noms de ses co-expérimentateurs, afin que je le publie dans une prochaine livraison.

Je vous dirai à ce sujet, mes chers lecteurs, qu'il y a une vingtaine de jours, je reçus une très-courte lettre de M. Michel, de la Figanière (Var), auteur de l'excellent ouvrage *La Clé de la vie*; cette lettre accompagnait un article intitulé : *Evocation de l'esprit de Galilée, à Boston*. Cet article avait été envoyé à M. Michel, par M. Jobard, de Bruxelles, afin qu'il en prît connaissance et pour qu'il me l'envoyât ensuite. Nous reproduisons ci-après la lettre de M. Michel et l'article en question.

Je suis faché de ne pouvoir faire suivre ou précéder cet article de quelques lignes de M. Jobard et de sa propre signature; mais la lettre de M. Michel en dit assez à cet égard pour me dispenser de tout commentaire.

Hallucination.—Je suis heureux de lire, dans le numéro du 25 mars de l'*Union magnétique*, de Paris, un article du docteur Charpignon, d'Orléans, dans lequel il dit avoir guéri quelques hallucinés par l'emploi du magnétisme pur et simple; à ce sujet, je vais raconter deux expériences que j'ai eu l'occasion de faire moi-même: la première, en septembre 1854 ou 55, au Vigan; la seconde, à Nimes, en mai ou Juin 1858 ou 59.

J'étais au Vigan, dis-je, pour mes affaires, y ayant ouï dire que la jeune fille de l'un des facteurs des messageries Coulomb et Comp^e, aujourd'hui les Impériales, était sujette, tous les jours, de 4 à 5 heures du soir à de certaines hallucinations, dans lesquelles elle se croyait poursuivie par un homme, quelquefois par des fantômes de différentes formes; je dis à ce facteur que, s'il voulait, je lui guérirai son enfant sans l'aide d'aucun remède ni d'aucun sortilège; il y consentit, je lui dis alors : Trouvez-vous ce soir chez vous, à l'heure que l'accès prend à votre fille et, dès que vous la verrez tomber en crise, prenez-la dans vos bras, caressez-la bien tendrement, mais surtout en lui tenant ses deux mains dans les vôtres, tâchez de

lui persuader et à vous aussi, par la puissance de votre volonté, qu'elle ne doit plus rien avoir.

Le moyen reussit à merveille et cette affection mentale qui durait depuis fort longtemps, cessa en quelques minutes. Depuis lors, il m'a été donné de faire une pareille expérience, mais, qui a d'autant moins réussi complètement que le sujet sur lequel j'opérai, était un jeune garçon de 12 à 13 ans, gâté par la faiblesse de ses parents. Voici le fait :

Un jour, à l'époque susdite, pendant la belle saison, M. Ducros, pharmacien à Nimes, qui avait eu l'occasion de me voir expérimenter quelquefois, me proposa, au nom de M. et Mme Montel, négociants à Nimes, rue Régale, d'aller magnétiser leur jeune fils, qui, depuis une chute qu'il avait faite dans son escalier, était en proie à des hallucinations alarmantes pour ses parents et désespérantes pour le docteur qui en avait entrepris le traitement; j'y allais pour la première fois un dimanche matin, une seule poignée de main que je donnais à cet enfant suffit pour lui procurer son accès que, dès ce moment, je faisais cesser ou reprendre à volonté; j'aurai voulu alors que M. Montel lui-même consentît à se charger du traitement magnétique de son fils; mais, soit par crainte de ne savoir bien employer le magnétisme ou par pure faiblesse, il n'en fit rien, et son fils resta sous l'action de cette terrible maladie, car il m'était impossible alors comme aujourd'hui de me livrer régulièrement au traitement des malades. Les bons effets que j'avais déjà produits sur ce petit garçon disparurent petit à petit et cédèrent leur place à une recrudescence de la maladie. A qui la faute ?

Dans une prochaine livraison, j'aurai le plaisir de vous raconter les heureux résultats que j'obtins en 1852 à Barlonne, sur la personue de M. Reynaud, fils aine, âgé d'environ 30 à 35 ans, négociant, possédé au suprême degré.

Souvenirs. — Le mardi 15 avril courant (1860), j'ai eu le plaisir de retrouver l'un de mes meilleurs sujets somnanbules, M. Mazert d'Alais, ex-pensionnaire de l'institution Ducros à Nimes, duquel je ne parlerai qu'en passant et ne citerai, par

la même occasion, que deux ou trois expériences que j'ai eu l'honneur de faire sur lui pendant le dernier temps qu'il demeura à Nimes. M. Mazert était à cette époque (en 1855 ou 56) somnanbule naturel, il se livrait toutes les nuits à des excentricités extraordinaires, de nature à causer de grandes frayeurs à ces jeunes collègues d'études, ce qui mit M. Ducros dans la nécessité de l'enfermer chaque nuit dans une chambre particulière, fortifiée comme une prison, d'où il ne pouvait s'échapper, mais dans laquelle il faisait un tapage infernal durant toute la nuit.

M. Ducros me le conduisit un jour en compagnie de son oncle-tuteur ; après une minute de magnétisation, je crus pouvoir m'engager à le faire rester tranquille dans son lit si on voulait me permettre de le voir une fois pendant son somnanbulisme naturel : le soir même cette occasion se présenta.

M. Mazert était enfermé dans une salle du rez-de-chaussée, dont la fenètre était solidement fermée, il y faisait un vacarme de tous les diables ; à mon arrivée, près de la porte, il se tut et demanda si je n'étais pas là, car il m'avait très-probablement aperçu à travers les murs; je me fis ouvrir la porte par M. Ducros qui, craignant pour moi, voulut me suivre de près ; j'entrai, malgré les craintes d'un chacun, et je trouvai M. Mazert dans la nudité la plus complète, ayant démonté son lit. Je le fis recoucher sans difficulté, après lui avoir fait refaire aussi bien que possible son lit.

Après cinq minutes de conversation, je lui dis de s'habiller et le réveillai sans le secours d'aucune passe, afin de le mener promener autour de ville avec nous, selon que je le lui avais promis en entrant dans sa chambre : Il ne faut jamais mentir aux somnanbules.

Le grand changement qui s'est opéré dans sa physionomie m'empêchait de le reconnaître, j'ai été heureux de cette rencontre, et surtout du renouvellement par lui-même à ma pensée et en présence de plusieurs personnes au café d'Orient, des circonstances qui nous avaient mis en relations, J'ai, du reste, reconnu plusieurs fois, en lui, l'un de mes meilleurs sujets magnétiques.

MANLIUS SALLES.

Figanières, 13 mars 1860.

A Monsieur Manlius Salles, directeur, etc., etc.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Monsieur Jobard, à laquelle était jointe l'évocation de l'esprit de Galilée à Boston. Selon ses désirs, je m'empresse de vous la faire parvenir, après en avoir pris copie.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

F. MICHEL,

à Figanières *(par Draguignan, Var)*.

Évocation de L'esprit de Galilée.

A BOSTON.

Je suis là, que me voulez-vous?

D. Nous voudrions savoir de toi-même la vérité sur les tortures que l'on t'a fait subir, pour avoir prouvé que la terre tourne, car il y a ici de bons catholiques qui prétendent que ces tortures sont une fable propagée par les libres-penseurs pour soulever l'indignation des masses contre notre sainte religion.

R. Je le sais, et suis bien aise de saisir l'occasion de rétablir la vérité; non je n'ai pas été torturé, mais simplement *averti*, ce qui a suffi pour que mes meilleurs amis se retirassent de moi et n'osassent plus prendre ma défense. Le champ resta libre à mes ennemis, à mes envieux, à mes compétiteurs; j'eus beau changer de pays, cette espèce de malédiction me suivit partout; il y a parmi vous plus d'un savant dans la même position. Il suffit d'un mot lâché par un homme du pouvoir contre un individu qui lui déplaît, pour que ce mot retentisse dans toute sa corporation et que la médisance fasse boule de neige en roulant jusque dans les bas-fonds de la société; c'est ce qui m'est arrivé, et voilà tout.

D. Mais cet isolement a dû te laisser le temps d'étudier, de réfléchir et d'écrire; comment n'as-tu pas ébloui de tes lumières tes aveugles détracteurs?

R. Oh! j'ai beaucoup pensé, beaucoup écrit, mais à ma mort tout a été saisi et brûlé en grande partie; les imbéciles me prenaient pour un fou et les fous pour un imbécile, je n'avais personne pour moi que mon chien.

D. Ne pourrais-tu pas nous donner quelqu'aperçu des élucubrations dont tu as pu vérifier la vérité depuis ta sortie de prison?

R. Ce serait trop long, et je ne puis qu'en donner un sómmaire trop concis pour que vous le compreniez sans commentaires.

D. Qu'importe, nous t'écoutons, et plus tard peut-être, quelque esprit plus avancé en saisira le fil. Dis-nous, par exemple, si tu as vu Dieu?

R. Je n'ai pas vu Dieu, personne ne le voit; mais je le sens assez pour être convaincu, ici comme à terre, que la prière qui lui est la plus agréable, c'est le travail. Nos louanges et nos actions de grâces intéressées lui sont aussi inférieures que la flatterie d'un valet qui ennuie son maitre pour obtenir des faveurs et des exemptions des corvées sous toute espèce de prétextes dictés par la paresse.

Il est évident, il est certain que nous ne sommes que les ouvriers du créateur incréé, qui se plaît à défricher le chaos, et qui nous a faits comme un ingénieur fait des outils de force et de vitesse pour l'aider dans son travail. Nous ne sommes donc en réalité que les doigts du grand homme infini dont l'âme est le commandant spirituel qui nous envoie sa volonté, précisément comme notre âme à nous, qui n'est qu'un des milliards de ganglions du grand appareil névralgique de l'immense *univers*, envoie ses effluves nerveuses jusque dans nos ongles pour nous donner l'envie et le besoin de gratter la terre, le bois ou le papier, c'est-à-dire de travailler. Tout se lie par des cordons nerveux dans la création, tout part d'un centre commun, unique, céleste, qui met en vibration le fluide électrique spirituel, intelligent, lequel met en jeu la matière, *mens agitat molem*. Nous avons un exemple de cet organisme par la gravitation et l'attraction qui retient tous les astres ent'reux par d'invisibles fils.

Il y a une grande distinction à faire entre le règne hominal et le règne animal.

La preuve que les animaux terrestres n'ont pas d'âme et ne sont ni les ouvriers ni les délégués de Dieu, mais plutôt ceux du diable, c'est qu'ils ne savent que ravager, saccager, briser, renverser, détruire et augmenter le désordre, tandis que l'homme et l'hominicule sont les seuls êtres dotés d'une scinticule de l'âme divine qui les porte à réparer, assainir, nettoyer, planter, anter, greffer et construire.

Le travail est donc la dernière fin de l'homme, le but de sa mission sur la terre, sa consolation, sa joie et non pas sa punition, son

expiation, sa condamnation, comme on a eu le grand tort de le faire envisager à l'humanité dans son enfance. Funeste méprise qui a causé et cause encore toutes les misères, tous les fléaux de toutes les sociétés. Pourquoi ne s'en est-on pas tenu à cette parole divine : *Qui laborat orat*, qui travaille prie ; et à cet inimitable axiôme : *la paresse est la source de tous les vices!* Ce peu de mots auraient tenu lieu de code civil et religieux, vrai résumé du Décalogue.

Si l'on nous eût seulement dit : souvenez-vous que vous êtes les doigts de Dieu, ne vous les écrasez pas les uns les autres, pansez ceux qui sont blessés, et Dieu vous bénira ; le monde serait depuis longtemps en pleine harmonie.

Comment a-t-on pu faire croire aux hommes que leur Créateur leur serait d'autant plus favorable qu'ils sauraient mieux l'enjoler, le flagorner, en lui répétant à satiété qu'ils le considèrent comme très-haut, très-beau, très-grand, très-puissant, très-glorieux, etc., qu'on lui rend grâce, qu'on s'humilie, qu'on le reconnait enfin pour son maître, (c'est bien heureux) et qu'on se regarde comme indigne de baiser la poussière de ses pas. Il est vrai que cet acte d'humiliation intime se termine ordinairement par la demande de quelque petit cadeau, comme la santé, la fortune et le succès pour les armes que l'on tourne contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques qui ne l'adorent pas selon le rituel, mais qui n'en sont pas moins ses enfants et ses contre-maîtres dont il ne doit pas voir avec plaisir qu'on dise tant de mal sans les connaître.

Si quelque chose pouvait fâcher le Dieu des travailleurs, le grand architecte, comme disent les maçons, ce serait de voir ses ouvriers gaspiller leur temps à lui bâtir des arcs de triomphe, à lui consacrer des trophées et à lui frapper des médailles, à lui adresser des sonnets comme à un ministre ambitieux et vain dont on attend des faveurs, tout en se moquant de sa crédulité.

Ne croyez pas que Dieu soit trop haut, trop loin, pour s'apercevoir des simagrées, des non sens, des folies des hommes : vous vous tromperiez grossièrement, car vous ne pouvez faire un mouvement, avoir une pensée, prononcer une parole, sans qu'elle ne retentisse immédiatement au cerveau du grand homme. Si le petit homme fait à l'image dn grand ne peut recevoir une impression externe quelconque, sans en avoir immédiatement connaissance, si l'on ne peut prononcer un mot, toucher le point le plus excentrique de son corps, sans

que la sensation n'en parvienne à son cerveau, pourquoi Dieu serait-il privé de ce magnifique appareil télégraphique?

Quand vous plongez une épée dans le corps d'un ennemi, c'est comme si vous perciez un doigt de Dieu ; tout le mal physique, métaphysique ou moral que vous faites à un de vos semblables est perçu par Dieu comme une injure personnelle qui se grave à jamais dans sa grande et infaillible mémoire; ce n'est que juste, et la justice est l'électricité statique du monde moral dont l'équilibre rompu tend à se rétablir incessamment et avec éclats, et ces éclats qui s'appellent en physique : foudre et tonnerre, s'appellent en spiritualisme : remords, désespoir, et en politiques : émeutes et révolutions. Adieu, et méditez ceci!

Unissons nos efforts pour que la lumière se fasse.

Nous n'avons jamais eu l'habitude de suspecter la bonne foi d'autrui; aussi, croyons-nous à la sincérité des doutes que M. A.-S. Morin manifeste dans son nouvel ouvrage *Du Magnétisme et des Sciences occultes*, au sujet de certains faits produits et racontés par notre collègue M. Ch. Lafontaine, de Genève, et par quelques autres magnétiseurs.

Nous respectons, parce que nous les croyons sincères, aussi l'opinion que M. Lafontaine émet sur l'ouvrage susmentionné et l'indignation témoignée par M. le baron Dupotet envers M. Morin lui-même, son ancien corédacteur; mais, de cela, il ne faut pas conclure, que nous condamnons M. A.-S. Morin et son œuvre, dont nous n'avons pas encore eu le temps de prendre entièrement connaissance. Du reste, la dernière lettre que nous avons eu l'honneur de recevoir de M. Morin doit forcément nous le faire envisager comme un magnétiste sincère, mais non encore consommé; comme praticien habile, peut-être, mais non comme un magnétiseur privilégié par la supériorité de ses expérience et par la bonté de ses sujets. Comme bien des gens, M. Morin nie quelques fois l'existence de ce qu'il n'a pas vu; cela ne prouve qu'une chose : c'est qu'il n'est pas possesseur d'une très-forte dose de foi.

Il croit au magnétisme en général, à la lucidité sommambulique en général et à un grand nombre de phénomènes attribués au magnétisme; il croit en homme du siècle, non illuminé, autrement dit, non éclairé, non dominé, non guidé par la lumière de la foi qui, seule, peut, en

magnétisme, faire faire des prodiges. Il ne croit pas, à toutes les merveilles magnétiques et sommambuliques, il ne croit pas à ces merveilles, dis-je, parce qu'elles ne se sont pas produites à ses yeux dans des conditions satisfaisantes ; parce qu'il n'a sans doute jamais eu l'heureuse occasion d'expérimenter ou de voir expérimenter par des personnes auxquelles il eût entièrement confiance. Suit un extrait de salettre.

« Nous sommes, comme vous le verrez par la lecture, en désaccord « sur bien des points, mais nous sommes d'accord sur l'essentiel, « c'est-à-dire la réalité et la haute utilité du magnétisme, du som- « nambulisme de la lucidité. Dailleurs, entre gens qui s'estiment, la « polémique ne peut être que courtoise, et je sais qu'une critique « sincère ne peut être que profitable au public et à l'auteur lui-même. »

MORIN.

On le sait, la confiance aujourd'hui n'est pas chose commune dans la société; peu de gens, à moins d'une grande intimité et de beaucoup de sympathies avec et pour leurs amis, n'osent entièrement croire à la bonne foi de ceux-ci. Voilà pourquoi dans maintes circonstances, dans lesquelles les phénomènes magnétiques les plus extraordinaires se sont produits, très-souvent même à l'insu des expérimentateurs, *les soi-disant esprits forts* assistant à ces séances se sont plû à suspecter la bonne foi et la sincérité des premiers (les expérimentateurs), quoiqu'ils fussent de leurs amis intimes et qu'ils n'eussent comme eux, en expérimentant, d'autre but que de s'instruire.

Ne suis-je pas journellement obligé de supporter, sans me fâcher, le sarcasme de certains de mes amis. Ne me traitent-ils pas souvent d'illuminé; ne doutent-ils pas souvent aussi de la sincérité de mes expérimentations, surtout quand je produis devant eux les plus rares phénomènes magnétiques? Oui! il faut, dans la profession de notre foi, que nous soyons forts de notre conviction ; il faut aussi que nous sachions continuellemeut rester en dehors et au-dessus de tout faux amour-propre. Nous nous devons entièrement au triomphe de notre cause, triomphe que nous ne pourrons jamais obtenir si nous ne savons pas nous prêter charitablement aux exigences de l'incrédubilité ignorante, mais avide de la lumière qui donne la foi, de la foi qui sauve, de la foi qui transporte les montagnes, de la foi qui donne seule la puissance magnétique.

Devons-nous nous maudire les uns les autres? Non ! Parce que tel

d'entre nous n'a pas été privilégié de la nature, parce qu'il n'a pas encore pu se dépouiller entièrement de son viel homme, parce que la foi ne l'a pas complètement transformé, ou, parce qu'une puissance étrangère le retient de force dans l'ornière de l'incrédulité, devons-nous le maudire et l'abandonner à son triste sort? Non! Quel est le devoir le plus sacré d'un berger? C'est de veiller à la conservation intégrale de son troupeau. Croyez-vous qu'il a pour mission de l'y retenir ou de chasser du bercail la brebis qui, poussée par n'importe quelle influence, tend à en sortir? Il doit, ce me semble, la ramener en lui démontrant son ereur : *La droiture rend fort*, dit le proverbe.

Qu'ai-je vu dans l'ouvrage de M. A.-S. Morin? La contestation de la véracité de certains faits, qu'il attribue au compérage; certainement, mettre en doute la sincerité d'un expérimentateur alors que celui-ci ne le mérite pas, c'est lui percer le cœur, c'est le perdre dans l'opinion publique, c'est porter atteinte à ce qu'un homme doit avoir de plus cher, l'honneur; mais, *à tout peché miséricorde*, dit encore un proverbe; habitué dès ma jeunesse à savoir pardonner, je me suis efforcé de trouver dans les dénégations et les réfutations de M. A.-S. Morin, une raison sinon juste, du moins sincère; sa lettre ne m'autorise-t-elle pas à admettre que s'il avoue ne pas croire à certains faits magnétiques racontés, comme les ayant produits, par M. Lafontaine et autres, à admettre, dis-je, qu'il a été victime lui-même, non d'une hallucination, mais de l'impuissance dans laquelle il est et a été de produire lui-même ces faits ou de la trop grande restriction qu'il fait, dans son erreur, subir à la puissance magnétique.

Je me garderai bien de qualifier une chose d'impossible, par ce que je ne pourrai la faire. Chaque homme a une apitude, et ce n'est qu'entre nous tous que nous pouvons tout. *L'union fait la force*, dit aussi un proverbe que nous devrions avant tout, nous, magnétistes, admettre comme base de notre doctrine.

Pour les fluidistes, par exemple, n'est-il pas avéré qu'une plus ou moins grande quantité de fluide agloméré sur un sujet le met plus ou moins sous l'influence de son magnétiseur, et lui donne ou lui enlève plus ou moins de ses qualités sommambuliques?

M. A.-S. Morin, s'exprimant avec respect envers les magnétiseurs dont il conteste les assertions, mérite la réciprocité. Comme lui, j'ose l'avouer, dans maintes circonstances, j'ai été (et d'autres magnétiseurs aussi) victime de ma trop grande crédulité; mais de ce qu'un fait avait été une fois le résultat d'un escamotage, je n'en concluais

pas et n'en conclue pas plus aujourd'hui qu'il est impossible de le produire sincèrement.

Expérimentons ! expérimentons sans cesse! le voile obscur qui couvre les yeux des ennemis du magnétisme ne peut tarder à se déchirer. M. A.-S. Morin, que je ne classe pas le moins du monde dans les rangs des sceptiques et des incrédules systématiques, mais seulement, comme je l'ai déjà dit, dans celui des victimes que font journellement, au profit de l'obscurautisme, les mauvaises et trompeuses expérimentations, les magnétiseurs maladroits ou impuissants, quoique sincères, et enfin les idées trop matérialistes d'un grand nombre de nos honorables collègues, reconnaîtra sans doute bientôt son erreur et s'empressera de la réparer.

Expérimentons donc ! car bien souvent l'expérimentation la plus insignifiante opère plus par sa simplicité que ne le ferait la solution du problême le plus obstru. L'incrédulité la plus révoltante n'est chez les hommes que le résultat de l'état intellectuel et moral dans lequel ils se trouvent. L'homme est crédule ou ne l'est pas ; comme il est faible ou fort, chétif ou robuste physiquement, comme il est intelligent ou borné, comme il est sympathique ou non avec telle ou telle personne ou telle idée ; un rien peut, sans qu'il s'en doute, le changer complètement : Bienheureux est celui qui a travaillé à l'amélioration des hommes ! et plus heureux encore est celui dont le travail a porté de bons fruits! Le plus souvent de la plus simple expérimentation peut naître la plus ferme conviction, et la foi, cette puissante mère, peut pénétrer dans le cœur de l'incrédule le plus endurci.

Alais le 25 mars 1860. MANLIUS SALLES.

Correspondance particulière africaine.

Sétif, le 30 mars 1860.

A. M. MANLIUS SALLES, ETC., ETC.

Très-cher Monsieur,

Je vous remercie, dans l'intérêt de la science magnétique, du bienveillant accueil que vous avez fait à ma lettre, dont j'ai vu l'extrait dans la 8e livraison de votre revue ; soyez sûr que je contribuerai

autant qu'il me sera possible à la propagation du magnétisme dont j'ai reconnu tant de fois l'efficacité à l'égard de maladies pour lesquelles la médecine avait epuisé ses ressources, ainsi que vous le verrez par les communications que je me propose de vous adresser.

Je vous entretiendrai aujourd'hui des deux cures les plus récentes que j'ai obtenues.

Mlle Naud (Rosalie), employée chez M. Parelon, principal clerc d'huissier à Sétif, en lavant sa lessive, s'était brûlée les deux mains, et la dénudation presque complète des dix doigts en avait été le résultat.

Cette personne passa la nuit qui suivit cet accident dans des angoises et des souffrances incroyables; elle ne pouvait étendre ses doigts qui étaient comme crispés; ses mains étaient très-enflées.

Mon épouse me pria de la magnétiser ; mais je lui assurai que je ne pensais pas la guérir dans cet état; que je ferai tout mon possible pour la soulager, et elle vint chez moi.

Après quelques minutes de magnétisation, je parvins à la plonger dans le sommeil magnétique sans sommanbulisme, c'est-à-dire qu'elle avait les yeux clos sans pouvoir les ouvrir.

Je lui magnétisai ensuite chaque bras en partant de l'épaule jusqu'au bout des doigts pendant cinq minutes chaque; puis je lui ordonnai d'allonger ses doigts, ce qu'elle fit sans trop de difficulté.

Je lui dis ensuite de faire jouer ses doigts, ce qu'elle exécuta sans éprouver aucune douleur.

Je la démagnétisai ensuite, et elle me déclara ne plus éprouver aucune douleur.

Je la magnétisai de nouveau le lendemain et le surlendemain, et non seulement ses mains étaient complètement désenflées, mais elle n'avait ressenti aucune douleur depuis la première magnétisation et ses mains furent complètement cicatrisées.

Il y a environ huit jours, la femme du nommé Simon, israélite indigène, en voulant préserver son fils d'une chute, courait dans la cour pour le retenir, lorsqu'en courant elle marcha sur une vieille faulx à laquelle elle fit faire bas-cule et alla frapper d'un coup sur le tendon de sa jambe droite, lui fit une entaille de plus de cinq centimètres de largeur et entama le tendon; cette malheureuse tomba sur le coup, et mon épouse la pansa avec de la pommade camphrée.

(*La suite prochainement.*)

Nimes, imprimerie D. Roger, boulevart St-Antoine, 2.